

# Lausanne, 5 avril 1879

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 14

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185185>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 5 avril 1879.

Nous empruntons encore à l'ouvrage de M<sup>me</sup> de Saverny : *La femme hors de chez elle*, quelques excellents conseils aux dames ; les uns ont trait à l'attitude qu'elles doivent avoir à l'église, les autres à la manière dont elles doivent se comporter en chemin de fer, lorsqu'elles sont appelées à voyager seules.

A L'ÉGLISE. — A l'église, plus que dans le monde, plus que partout, la tenue d'une femme bien élevée ne se fera remarquer que par un mélange de réserve et de parfaite simplicité.

Il y a des personnes qui arrivent généralement en retard, ce qui oblige une foule de gens à se déranger pour leur laisser trouver une place. Là elles s'installent non sans peine et non sans faire un vacarme de chaises et un *frou-frou* de soie chiffonnée. Tous les yeux se tournent de leur côté ; c'est sans doute ce qu'on veut. Sourires tout aimables, petits saluts aux personnes que l'on connaît, traîne gênante étalée sur les genoux des voisins, chuchotement avec l'amie qu'on retrouve, tels sont trop souvent les préliminaires de la dévotion mondaine.

Le tour de Celui qui devrait être le premier, le seul objet de vos pensées, ne vient qu'ensuite.

N'est-il pas de haute convenance et de bien meilleur goût d'arriver au moins juste à l'heure des offices, de se glisser sans bruit à sa place et de s'absorber autant que possible dans les pensées pieuses et sérieuses que comporte seule la sainteté du lieu.

Un autre genre tout aussi blâmable, est celui de certaines personnes qui affectent de faire à tout propos de grands signes de croix, de se prosterner de façon à témoigner une humilité que je soupçonne fort être cousine de l'orgueil, et qui marmottent à demi-voix et d'un ton lamentable leurs oraisons, de manière à troubler tout le monde.

Mon humble avis est que la sincérité d'une dévotion qui s'affiche risque fort d'être suspectée. On est pieux pour Dieu et pour soi, et non pour faire la leçon au voisin ou pour tirer vanité de sa piété.

Remplissons donc nos devoirs religieux, tout simplement, sans bruit, sans affectation, avec le calme de personnes qui accomplissent un devoir sérieux sans souhaiter qu'on le remarque.

EN WAGON. — Tout d'abord je réponds à cette question faite si souvent :

— Si je voyageais seule, faudrait-il monter dans le compartiment des dames seules ?

— Oui et non.

*Dames seules !* Deux mots bien simples qui provoquent chez beaucoup d'aimables voyageuses une grimace légère.

— Commode, mais ennuyeux<sup>1</sup>, pensent-elles sans trop oser le dire.

Elles ont raison ; je le dirai tout haut pour les encourager.

Une femme qui voyage de nuit et qui a par conséquent besoin de s'accommoder à l'aise ; une malade dont l'état nécessite des soins particuliers de la première enfance et dont les cris sont un ennui cruel pour d'autres que pour la maman ; un besoin d'isolement causé par un de ces deuils ou de ces chagrins profonds qui s'irritent de la présence d'autrui ; voilà plusieurs des circonstances dans lesquelles on est enchantée de pouvoir se réfugier dans le compartiment des dames.

Mais une femme qui voyage seule le jour, ne doit nullement se croire obligée à se priver de la société des autres femmes et de celle des hommes dont les conversations, les allées et venues, les physionomies souvent amusantes sont une distraction des plus innocentes.

On dit à cela, non sans quelque raison, qu'une femme voyageant seule est exposée à être l'objet d'importunités désagréables.

C'est parfois vrai ; mais n'y a-t-il pas souvent un peu de leur faute ?

Le voyageur comprend trois types distincts : l'indifférent ; l'homme du monde, bienveillant et courtois, et enfin le voyageur volontiers disposé à être plus que poli.

Au premier, on rend sa monnaie ; du second on peut accepter avec réserve de légers services ; quant au troisième, il faut, sans timidité, le remettre à sa place par un mot sec et poli : affaire de tact. Les hommes savent très bien juger de suite à qui ils s'adressent. C'est pourquoi il faut se tenir à distance égale de la hardiesse, chose détestable, et de la pruderie, chose bête et maladroite.

Attirer l'attention en parlant haut, en s'agitant, en occupant tout le monde, ou bien prendre à tout

propos des attitudes de ville assiégée, sont deux manières d'être également blâmables et qui vaudront souvent des mésaventures ennuyeuses et ridicules.

Des manières simples, un air réservé, une tenue parfaite, voilà qui place à son rang et fait toujours respecter une femme du monde, aussi bien quand elle est jeune et jolie que quand elle ne l'est plus.

A l'approche des fêtes de Pâques, on lira sans doute avec intérêt les lignes suivantes, que nous trouvons dans une page détachée d'un livre dont nous ignorons le titre :

Il était d'usage chez les Juifs qu'à la fin du repas, le père de famille fit passer à la ronde une coupe qui s'appelait la coupe de bénédiction, ce qui était la manière de rendre grâce à Dieu de ses bienfaits; après quoi on chantait le cantique usuel avant de se séparer. C'est surtout à la fête de Pâques qu'on agissait ainsi. Cette fête, comme on sait, était célébrée en souvenir annuel de la sortie d'Égypte; elle était en même temps la fête du printemps, de la résurrection de la nature enchaînée.

La dernière fois que Jésus célébra la Pâques avec ses disciples, il observa la vieille coutume israélite; seulement il y attachait un sens nouveau. Prévoyant que ses jours étaient comptés, qu'il n'échapperait pas à la haine croissante de ses ennemis, qu'il lui faudrait bientôt mourir et que les siens ne tarderaient pas à se disperser, une profonde émotion s'empara de lui. Lorsqu'il fallut, en qualité de chef du festin, de père de famille, accomplir l'acte habituel de l'action de grâce, il prit un morceau de pain, le rompit, le distribua aux convives; ce pain brisé lui représenta vivement la mort qui l'attendait, le coup qui allait briser son œuvre, disperser les siens, rompre à la fois la vie du Maître et le corps spirituel de l'union des premiers disciples, à laquelle il avait si laborieusement travaillé. Le lendemain peut-être, il allait se voir livré en proie aux politiques et aux fanatiques qui le déchireraient. « Prenez, dit-il; ceci est mon corps. » C'est-à-dire, ainsi mon corps sera déchiré, brisé, ainsi mon œuvre sera rompue. Pensez-y; ne l'oubliez jamais; travaillez à réunir ce qui sera dispersé, à continuer ce qui est commencé.

Puis, il prit la coupe d'actions de grâce, selon l'usage juif, et la fit passer de main en main : « Buvez-en tous, dit-il, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance. » La même idée le poursuivit. Il voit sa mort présente. Ce vin rappelle à son esprit attristé l'image du sang, du dernier supplice. Il veut en même temps rattacher à cet usage national le souvenir de sa propre personne. Il ne veut pas que ses disciples l'oublient. Il faut qu'un acte fréquent, simple, leur remette en mémoire la figure du Maître bien-aimé. Aussi ajoute-t-il : « Toutes les fois que vous boirez du vin, faites-le en mémoire de moi. » C'est-à-dire : toutes les fois que vous vous réunirez dans un banquet fraternel, faites passer la coupe à la ronde en souvenir de celui qui vous a groupés, qui vous a instruits, qui a voulu fonder avec vous et par vous le royaume des cieux, et qui par sa mort, au prix de son sang, a institué dans le monde une nouvelle alliance, celle de l'amour qui doit unir les hommes entre eux et les hommes à Dieu.

Ainsi, la vraie pensée de Jésus était que ses disciples ne pussent pas se mettre à table, rompre le pain, verser le vin sans évoquer aussitôt son souvenir — douce et encourageante vision s'ils persévéraient dans son œuvre, — spectre de remords s'ils devenaient infidèles.

Voilà une institution sage, religieuse, vraiment humaine, digne de cet ami des petits et des humbles. Voilà une instruction permanente, un souvenir vivant, une allégorie parlante, une prédication pleine d'éloquence et de simplicité. Une telle idée se comprend, se saisit, est à la portée de tous. Quoique mort, il devait parler encore aux siens, et

être rappelé à leur souvenir par chaque repas pris en commun. Chaque fois qu'ils apaiseraient leur faim, leur soif, ils devaient être ramenés à la pensée de celui qui avait cherché à provoquer et à satisfaire dans les âmes la faim et la soif de la justice, de la vérité. Il établissait ainsi avec eux une communion perpétuelle, restait à toujours présent au milieu d'eux.

#### Lettre sans i.

Un de nos abonnés de Genève nous communique la lettre suivante, dans laquelle la lettre *i* n'entre pas une seule fois :

« Comment vous portez-vous, ma belle Flore? Je veux vous gronder un peu; c'est le rôle d'un amant désœuvré, auquel on pardonne de murmurer par excès d'amour. Vous me mandez des nouvelles étrangères à mon cœur, et vous passez sur les événements que vous savez m'être les plus chers. Vos enfants, vos nerfs, vos langueurs, votre chute et le rhume n'ont pas trouvé place dans le compte que vous me rendez de votre état et de vos passe-temps. Vous me supposez sans doute un prophète dont les vues s'étendent à tout, même à la santé d'une malade absente. Pour vous donner une leçon, apprenez que mon état fâcheux est débarrassé des entraves de l'art d'Esculape et de ses suppôts.

L'école de Salerne a perdu son procès contre ma frêle substance. Un repos favorable, sans le secours de la manne et du séné, m'a rendu mes forces, mon courage et mon goût pour toutes les choses bonnes et agréables.

La table, les cartes et les promenades sont l'amusement de ce beau canton, où la nature s'est plu à orner la terre de ses dons. Nous sommes sept hommes avec quatre dames; c'est assez pour s'amuser. Nous nous couchons de bonne heure et nous levons de même, pour devancer l'aurore.

Le temps est beau et doux, cependant plus chaud que de coutume en septembre. Convenez qu'en automne la campagne offre un charmant spectacle. La nature, regardée de près, présente à chaque moment des tableaux propres à étonner et à pénétrer l'âme envers l'auteur de tant de chefs-d'œuvres. Les montagnes, les vallons couronnés de verdure sont un ornement dont on ne se lasse pas; et les trésors dont nous sommes comblés annuellement nous prouvent que le hasard n'a pas enfanté l'assemblage superbe et pompeux dont notre vue est frappée.

Heureux les campagnards! Horace l'a pensé; un bon laboureur peut être un homme heureux.

Cependant mon âme avoue, en pensant à vous, que de tous les tableaux répandus sur la terre, une femme honnête est le plus charmant, surtout quand elle a, comme vous, les grâces naturelles et les charmes d'un caractère heureux. Sans cesse, vous occupez ma pensée. Après un quart d'heure de lecture, après quelques propos d'usage ou de morale, ma tête retourne sans cesse à vous avec empressement; votre santé, votre tendresse sont les termes où tendent tous mes vœux.

Mandez souvent comment vous passez le temps. Les nouvelles du monde et de la cour m'affectent